

La présence japonaise en Sibérie du XVII^e siècle aux premières décennies du XX^e siècle*

VLADIMIR DATSYCHEN

Depuis plus de deux siècles, les relations entre la Russie et le Japon jouent un rôle notable dans les relations internationales en Asie et, à certaines périodes, la présence japonaise en Russie orientale a été d'une importance déterminante pour les relations entre les deux pays. Malgré les nombreuses études sur l'histoire de cette présence, bien des aspects de cette question demeurent encore aujourd'hui insuffisamment étudiés ; il n'existe d'ailleurs aucun tableau général sur l'histoire de la présence japonaise en tant que facteur de développement des relations bilatérales. L'histoire des ressortissants japonais sur le territoire précis que constitue la Sibérie (Extrême-Orient russe exclu), reste aujourd'hui encore très peu étudiée, particulièrement pour la période qui va de la fin du XIX^e siècle aux premières décennies du XX^e siècle. Nous nous proposons ici d'en donner un panorama.

* L'astérisque qui précède le nom de certains Japonais dans cet article indique que nous n'avons pu avec certitude redonner la graphie exacte de ces noms. (N.d.T.)

Les premiers Japonais arrivèrent en Sibérie russe il y a plus de trois cents ans. Bien que plusieurs époques se soient succédées depuis, des générations de Japonais n'ont cessé, l'une après l'autre, d'être liées par leur destin à cette lointaine et austère contrée. Et c'est précisément à ces Japonais de Sibérie qu'il échet d'établir un lien entre ces deux pays, ces deux cultures, ces deux peuples résolument différents. Et cela même si, pour être tout à fait juste, il est à souligner qu'en vertu d'une certaine « proximité » d'évolution historique des deux peuples, la culture japonaise est, par de nombreux paramètres, très proche de la culture russe, ce qui explique que Russes et Japonais coopérèrent activement tout comme ils luttèrent « sincèrement » entre eux. Ainsi la langue japonaise fut-elle la première des langues des peuples d'Asie orientale à être étudiée en Russie. Un décret de Pierre le Grand daté du 8 janvier 1702 porte la mention suivante : « confier à Denbei trois ou quatre étudiants russes afin qu'il leur apprenne la langue japonaise ainsi que son écriture¹ ». Mais la langue japonaise fut aussi parmi l'une des dernières à faire son entrée au sein des universités russes, à la toute fin du XIX^e siècle.

Les premiers Japonais à avoir eu la « chance » de séjourner en Sibérie russe furent, semble-t-il, les membres de l'équipage du navire de Denbei, un marchand d'Osaka, qui, en 1697, avait fait naufrage au Kamtchatka. Denbei lui-même fut pris en charge par l'ataman Vladimir Atlassov (1661–1711) qui l'amena à Yakoutsk. Parce qu'ils étaient les premiers Japonais à atteindre les côtes russes, Denbei et ses compagnons furent envoyés à la capitale. En 1701, Denbei traversa toute la Sibérie et fut reçu par Pierre I^{er} au service duquel il resta. En 1714, le Japonais Sanima, qui devait sur ordre du gouvernement se rendre du Kamtchatka à Saint-Pétersbourg afin d'y enseigner la langue japonaise, traversa lui aussi la Sibérie. En 1733, les Japonais Sosa (?-1736) et Gonza (?-1739), baptisés respectivement Demian Pomortsev et Kouzma Schulz, empruntèrent la route de Moscou pour se rendre à la capitale. En 1747, l'équipage du navire de Takeuchi Tokubei gagna la Sibérie ; cinq hommes furent envoyés à Saint-Pétersbourg tandis que quatre autres restèrent à Irkoutsk.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, Irkoutsk, le centre administratif de la Sibérie Orientale, devint un point névralgique des échanges entre la Russie et le Japon, et en 1753, par décret du Sénat, l'école

1. A. M. Kulikova, *Vostokovedenie v rossijskix zakonodatel'nyx aktax (konec XVII v. - 1917 g.)* [L'orientalisme dans les actes législatifs russes (fin XVII^e siècle – 1917)], SPb., 1993, p. 62.

de langue japonaise de Saint-Pétersbourg fut transférée à Irkoutsk. Trois Japonais, qui s'étaient établis dans la capitale russe, y furent envoyés. En 1757, une deuxième école de japonais fut inaugurée en Sibérie, dans la petite ville d'Ilimsk, qui fusionna par la suite avec l'école d'Irkoutsk. Non moins significative est l'ouverture en 1789 de l'École primaire centrale et populaire d'Irkoutsk (Irkutskoe Glavnoe Narodnoe Učiliše) où devaient être enseignées les langues mongole, chinoise, mandchoue et japonaise, mais où, quatre années plus tard, il ne subsistait qu'une classe de japonais, l'enseignement de toutes les autres langues orientales ayant été abandonné².

Sept Japonais, devenus Sibériens par les caprices du sort, parmi lesquels Grigori Svinine et Piotr Tchernov, ainsi que certains de leurs enfants, comme par exemple Andreï Tatarinov, fils de Sanosukē, diffusaient la langue et la culture japonaises auprès des Sibériens. Andreï Tatarinov publia même un dictionnaire russo-japonais³. À Irkoutsk, l'hiver 1789, on fit encore venir d'Extrême-Orient quelques marins japonais, conduits par Kōdayū (?-1828). Kōdayū lui-même se rendit à Saint-Pétersbourg où il rejoignit Shinzō qui avait pris la confession orthodoxe et la citoyenneté russe, avant de repartir en Orient en tant que membre de l'expédition scientifique de Kirill Laxmann⁴. C'est en 1792 que pour la première fois trois Japonais – Kōdayū, Isokichi (?-1838) et Koichi – repartirent de Sibérie pour rentrer au Japon. Peu après, plusieurs travaux décrivant les voyages de Kōdayū parurent au Japon, tandis que les Japonais restés à Irkoutsk continuaient de diffuser l'histoire et la culture de leur pays dans la société sibérienne.

Les marins du navire *Wakamiya-maru*, qui furent victimes d'un naufrage en 1794, eurent un destin très comparable à celui de l'équipage de Kōdayū. Seize d'entre eux furent amenés à Irkoutsk où ils séjournèrent une dizaine d'années. Au cours de cette période, six moururent, six se convertirent à l'orthodoxie et prirent la citoyenneté russe tout en faisant le choix de s'établir définitivement

2. V. G. Dacyšen, *Istorija izučenija kitajskogo jazyka v Rossijskoj imperii* [Histoire de l'étude de la langue chinoise dans l'Empire russe], Blagovestchensk, 2^e éd., 2006, p. 35.

3. «"Leksikon" russko-japonskij Andreja Tatarinova» [Le «lexique» russo-japonais d'Andrej Tatarinov], éd. et préf. de O. P. Petrovaja, Izd-vo vostočnoj literatury, 1962, 134 p.

4. Érik (Kirill) Laxmann (1737-1796) : célèbre savant naturaliste russe d'origine suédoise, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.



Kōdayū et Isokichi de retour au Japon (1792)
par Adam Laxmann

dans leur nouvelle patrie. Les quatre hommes restants rentrèrent au Japon *via* Saint-Pétersbourg, en tant que membres de la première expédition russe autour du monde. Ainsi, pendant plus de cent ans, une petite colonie de Japonais et leurs descendants séjournèrent à Irkoutsk de manière permanente ou presque. Il est à remarquer que pendant toute cette période les Japonais furent les seuls en Sibérie à représenter un peuple voisin de la Russie parmi les pays d'Asie orientale. À partir du début du XIX^e siècle, avec l'essor de la navigation maritime autour du monde, la Sibérie resta pour un temps « à l'écart » des relations russo-japonaises. Il n'y avait pratiquement plus de Japonais à Irkoutsk au début du XIX^e siècle. À partir de 1810, il n'y en eut même plus qu'un seul : le greffier de collège, Kisselev (Zenroku). En 1812, on fit venir un moine nommé Kuzō [Kyūzō ?] qui fut bientôt renvoyé au Japon. Le Collège des Affaires étrangères élaborait un projet d'introduction de la langue japonaise au lycée d'Irkoutsk mais ce projet ne connut pas de suite. En 1816, l'unique école de langue japonaise de Russie ferma ses portes à Irkoutsk.

Les chercheurs ont établi que :

les esprits gouvernementaux d'alors, comme Speranski⁵, n'étaient pas opposés à l'idée d'organiser en Sibérie une école spéciale pour l'apprentissage des langues orientales. Mais l'expérience malheureuse des classes orientales du lycée d'Irkoutsk et des considérations générales [...] poussèrent Speranski à abandonner cette idée d'ouverture d'un Institut asiatique à Irkoutsk⁶.

Pendant plus d'un siècle, c'est par la voie maritime que les Japonais se rendirent en Russie, en évitant la Sibérie. Tachibana Kōsai⁷, qui

5. Mikhail Speranski (1772-1839) : homme politique et grand réformateur sous Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}. Nommé en 1819, après avoir connu la disgrâce et l'exil, gouverneur général de la Sibérie. (N.d.É.)

6. N. S. Jurcovskij, *Očerki po istorii prosveščeniia v Sibiri* [Essais sur l'histoire de l'instruction en Sibérie], Vyp. 1, Novonikolaïevsk, 1923, p. 102.

7. En 1854, Tachibana Kōsai réussit à s'enfuir du Japon en se cachant dans un baril chargé à bord d'un navire russe. Il était en effet recherché pour avoir l'année précédente montré des cartes du Japon à un interprète russe qui accompagnait l'amiral Poutiatine. Mais arrivé en Crimée, où se jouait l'essentiel de la guerre de 1853-1856, il fut fait prisonnier par les Britanniques et déporté en Grande-Bretagne. À la fin de la guerre, il fut libéré et regagna la Russie. Il rentra au Japon en 1874 où il bénéficia d'une retraite que lui versa le gouvernement russe. Voir Andrew Cobbing, *The Japanese Discovery of Victorian Britain*, Richmond (Surrey), Japan Library, 1998, p. 22-23. (N.d.É.)

avait voulu fuir le Japon et vivre en Russie, gagna en fait Saint-Pétersbourg *via* Hong Kong et Londres (ce Japonais, baptisé Vladimir Iossifovitch Yamatov, qui servit dix-huit ans en Russie, apporta un précieux concours au développement des relations russo-japonaises). C'est aussi par la voie maritime que dans les années 1860-1870, plusieurs missions diplomatiques japonaises parvinrent à Saint-Pétersbourg, ainsi que six étudiants qui venaient se former en Russie.

La « conquête japonaise » de la Sibérie connut une nouvelle étape avec Enomoto Takeaki (1836-1908), éminent homme d'État japonais, premier ambassadeur plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg. Président de l'éphémère République des samourais⁸, il avait miraculeusement échappé à la peine de mort et fut nommé envoyé plénipotentiaire en Russie. Il arriva à Saint-Pétersbourg en juin 1874. Dès l'année suivante le premier accord d'égal à égal entre le Japon et un pays européen était signé, accord qui mettait en outre fin aux problèmes territoriaux russo-japonais.

Partisan convaincu de l'amitié et de la coopération entre les deux pays, Enomoto Takeaki diffusa activement ces idées de par le monde. Afin de s'assurer une nouvelle fois que la Russie n'était pas une menace pour le Japon, comme le pensaient de nombreux Japonais, il décida de traverser lui-même la Sibérie et de faire plus ample connaissance avec ses habitants. Le gouvernement russe voulut bien accéder aux désirs d'Enomoto et lui permit de rentrer chez lui par la Sibérie. On lui délivra les documents nécessaires et les pouvoirs locaux reçurent ordre de lui prêter assistance, d'assurer sa sécurité et de pourvoir à tout ce qui il lui serait nécessaire. En juillet 1878, Enomoto Takeaki quitta donc Saint-Pétersbourg, accompagné de Ooka Kintaro, qui étudiait en Russie l'art de graver le cuivre, et de Terami Kiichi, lui aussi étudiant.

Au cours de sa traversée de la Sibérie en août 1878, Enomoto Takeaki fit une halte à Krasnoïarsk. On peut dire que les Sibériens qui découvraient pour la première fois le « caractère japonais » furent quelque peu choqués par l'attitude du haut dignitaire. Accueilli aux portes de la ville par le chef de police du district de Kras-

8. En 1868, des troupes, demeurées fidèles au shōgun défait Tokugawa Yoshinobu (1837-1913), partirent vers le nord avec à leur tête Enomoto Takeaki, vice-commandant de la flotte militaire japonaise. Sur le conseil du Français Jules Brunet (1838-1911), instructeur militaire, une république, dite aussi République d'Ezo, fut proclamée à Ezo (Hokkaido) le 25 décembre 1868 et Enomoto Takeaki en fut élu président. En mai 1869, les troupes impériales écrasèrent les rebelles et arrêtrèrent Enomoto Takeaki.

noïarsk, celui-ci, ayant appris lors du déjeuner qu'à soixante verstes de Krasnoïarsk se trouvaient des gisements aurifères, demanda l'autorisation de les visiter sur-le-champ, faisant ainsi fi du programme préparé par les pouvoirs locaux « en l'honneur de l'invité de marque ». Enomoto passa la nuit dans une maison paysanne du village d'Ovsianka, situé sur les rives de l'Ienisseï ; le jour suivant, il visita les mines et examina soigneusement les différents travaux qui s'y faisaient ainsi que le mécanisme des machines utilisées⁹. Aux termes de cette visite, le chef de la police du district écrivit dans son rapport au gouverneur de la région de l'Ienisseï :

Je me fais un devoir de consigner que le vice-amiral Enomoto Takeaki s'est montré pleinement satisfait de son séjour dans le district de Krasnoïarsk comme dans la ville de Krasnoïarsk, ce qu'il m'a exprimé à plusieurs reprises par le biais de son interprète¹⁰.

En octobre 1878, Enomoto Takeaki arriva enfin à Tokyo. Pendant toute la durée de son voyage à travers la Sibérie, il avait tenu un journal dans lequel il notait ses impressions. Mais ce « journal sibérien » ne fut pas immédiatement publié et resta même longtemps inédit au Japon¹¹. Par la suite, Enomoto participa à l'élaboration de la Constitution japonaise et occupa des postes élevés au sein du gouvernement japonais. La sincérité des Sibériens avait convaincu ce grand homme politique et haut dignitaire du Japon du bien-fondé de sa sympathie envers la Russie et le peuple russe.

Par la suite, les visites de scientifiques, diplomates, hommes d'État japonais en Sibérie se firent de plus en plus fréquentes. En 1880, Nishi Tokujirō (1847-1912), envoyé plénipotentiaire du Japon en Russie¹², rentra au Japon par la route de Moscou. Il rendit

9. On relève certaines inexactitudes dans les travaux des chercheurs japonais. Ainsi, par exemple, Nakamura Shintarō écrit qu'Enomoto a séjourné trois jours à Irkoutsk et y a visité des mines d'or, alors qu'il s'agit de Krasnoïarsk. Voir Nakamura Shintarō, *Japoncy i russkie* [Les Japonais et les Russes], M., 1983, p. 233.

10. Archives d'État de la région de Krasnoïarsk (suivant son sigle russe, GAKK), F. 595, op. 1, D. 5702, f. 4.

11. *Gendaigoyaku Enomoto Takeaki Siberia nikki* [Journal sibérien de Enomoto Takeaki dans une traduction moderne], Suwabe Yōko et Nakamura Yoshikazu éd., Tokyo, Heibonsha, 2010.

12. Nishi Tokujirō fit ses études à la faculté de droit de l'Université de Saint-Petersbourg. De 1878 à 1880, il occupa les fonctions de chargé d'affaires de la légation japonaise en Russie. De 1887 à 1891, il fut ambassadeur du Japon en Russie.

compte de ce voyage dans des notes qui furent mondialement appréciées. En août 1886, ce fut le célèbre homme d'État Kuroda Kiyotaka (1840-1900) qui parcourut la Sibérie par la route en compagnie du gouverneur général du district de l'Amour, Andreï Korf (1831-1893). En décembre 1892, l'attaché militaire de l'ambassade du Japon à Berlin, le colonel Fukushima Yasumasa (1852-1919) parcourut la Sibérie Orientale lors d'une équipée à cheval en solitaire restée célèbre car elle lui permit de rejoindre Berlin à Shanghai en passant par Moscou, Semipalatinsk, Ouliassoutaï, Ourga, Irkoutsk, Vladivostok et Pékin. Et en 1894, le chroniqueur d'Irkoutsk N. S. Romanov écrivait au sujet d'un autre voyageur japonais :

le 26 juillet notre ville reçut la visite du Japonais Konura Tsimbo [Komura Jutarō ?], qui s'est déclaré auteur de travaux en géologie. Rentrant maintenant dans son pays après avoir étudié à l'Université de Berlin, il a l'intention d'effectuer en chemin des recherches géologiques sur le fleuve Amour¹³.

En septembre 1901, c'est par la grande ligne ferroviaire transsibérienne juste construite, que le mandataire du gouvernement japonais Shimomura et son assistant, venus en Russie pour une mission d'étude sur le commerce et les voies de communication, quittèrent Saint-Pétersbourg pour rentrer au Japon. Shimomura visita les musées d'Irkoutsk et prit connaissance des questions relatives au développement de la Sibérie. Le journal *Bulletin du gouvernement de l'Enisseï* (*Enisejskie gubernskie vedomosti*) rapporta :

Le 30 juillet 1902, la ville de Krasnoïarsk reçut la visite du prince japonais Komatsu et de sa suite. Il fut accueilli à la gare par I. N. Sazonov, gouverneur par intérim, et le général Levestam, chef de brigade¹⁴.

En mai 1903, deux professeurs japonais en provenance d'Europe, Yamaguchi¹⁵ et Omura, traversèrent eux aussi la Sibérie.

Ainsi, les voyages d'hommes d'État et de scientifiques japonais à travers la Sibérie devinrent réguliers à partir de 1889, puis tout à

13. N. S. Romanov, *Letopis' goroda Irkutska za 1881-1901 gg.* [Annales de la ville d'Irkoutsk pour les années 1881-1901], Irkoutsk, 1993, p. 317.

14. Ivan Sazonov : vice-gouverneur du gouvernement de l'Enisseï.
Mikhail Levestam (1847-1905) : général, commandant de la deuxième brigade de réserve d'infanterie de Sibérie.

15. Yamaguchi Moichi fit ses études dans un lycée russe puis à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il devint professeur de littérature russe.

fait communs à partir de la création du Transsibérien. En reliant les ports des océans Pacifique et Atlantique, le chemin de fer devint le principal moyen de communication entre le Japon et l'Europe.

Au début du XX^e siècle, la société japonaise acquit une connaissance plus ample et approfondie de la Sibérie. Pour beaucoup, cet intérêt pour la Sibérie était en corrélation avec la perspective d'une guerre avec la Russie. La publication d'une *Topographie de la Sibérie* fut assurée par l'État major général de l'armée japonaise en 1893. Ce travail fondamental qui rassemblait des informations sur l'histoire et la culture de la Sibérie fit découvrir aux Japonais le mode de vie et le caractère national des Sibériens. À la même époque, apparurent peu à peu dans diverses villes de Russie des Japonais issus de diverses couches sociales et ayant des professions diverses.

L'augmentation du nombre de Japonais en Sibérie est étroitement liée au renforcement de l'émigration japonaise en Russie à la fin du XIX^e siècle. Si, en 1890, 603 Japonais vivaient en Russie, ils étaient 1 937 en 1895, et 3 953 en 1900, majoritairement dans la région de l'Amour. Le nombre de Japonais à avoir pénétré sur le territoire russe en 1900 était de 5 819¹⁶.

Les bases juridiques qui permirent le développement de la communauté japonaise en Russie furent énoncées dans un accord bilatéral signé en 1895 qui traitait du commerce et de la navigation entre les deux pays. Il était rare de rencontrer des Japonais en Sibérie, et la population locale n'avait des habitants du Pays du Soleil Levant qu'une représentation vague ne lui permettant pas d'ailleurs de différencier les Japonais des autres peuples asiatiques. Ainsi, dans l'Altaï, en 1900, au moment de la révolte des Boxers en Chine, la foule tua un artiste de cirque japonais pensant qu'il était chinois. Il est probable que pour des raisons semblables, un Japonais fut égorgé en pleine rue à Irkoutsk le 29 août 1900¹⁷.

Du point de vue de la présence japonaise, la Sibérie était divisée en deux : la Transbaïkalie, qui, par bien des aspects, était proche de l'Extrême-Orient et le reste de la Sibérie qui ne se distinguait guère des autres régions de l'Empire russe. Irkoutsk occupait une position quelque peu intermédiaire, par sa proximité avec l'Extrême-Orient autant que par son importance administrative et politique et

16. A. I. Štejnauz, «Japonskaja èmigracija v konce XIX veka» [L'émigration japonaise à la fin du XIX^e siècle], *Rossija i Vostok: vzgljad iz Sibiri*, t. I, Irkoutsk, 1998, p. 253.

17. N. S. Romanov, *Letopis' goroda Irkutska za 1881-1901 gg.* [Annales de la ville d'Irkoutsk], Irkoutsk, 1993, p. 433.

son rôle de centre économique de l'Orient russe. D'après le recensement général de 1897, la région d'Irkoutsk comptait six hommes et une femme de langue maternelle japonaise (parmi eux, deux hommes et une femme habitaient Irkoutsk, et trois hommes le district de Nijnéoudinsk). En vérité, selon les données du même recensement, la région d'Irkoutsk ne comptait qu'un seul citoyen japonais parmi les étrangers¹⁸. Le recensement de 1898 ne fit apparaître aucun Japonais dans les villes sibériennes plus à l'ouest d'Irkoutsk¹⁹.

Au début du XX^e siècle, plusieurs dizaines de Japonais résidaient de manière permanente à Irkoutsk. Un grand nombre d'entre eux avait partie liée avec le service de renseignements japonais. Ivan Popov (1862-1942), le rédacteur de la *Revue orientale* (*Vostočnoe obozrenie*), se souvient :

[il y avait un Japonais] qui était fabricant de cigarettes ; je l'appelais pour plaisanter capitaine de l'état-major, ce qu'il niait, un sourire malicieux aux lèvres. Il ne faisait pour moi aucun doute que ce Japonais instruit et cultivé était un informateur militaire²⁰.

Ivan Popov connaissait également un enseignant de langue japonaise à l'école militaire d'Irkoutsk « qui, profitant de la négligence russe et fréquentant les militaires, avait certainement puisé un grand nombre de renseignements utiles pour l'état-major japonais²¹ ».

C'est aussi à cette période qu'on vit apparaître les premiers étudiants japonais dans les établissements universitaires sibériens. En 1903, un Japonais du nom de Yamaguchi sortit diplômé de

18. *Pervaja vseobščaja perepis' naselenija Rossijskoj imperii 1897 g.* [Le premier recensement général de la population de l'Empire russe], t. LXXV, *Irkutskaja gubernaja* [Gouvernement d'Irkoutsk], 1904.

19. Dans les données établies d'après ce recensement, on trouve des inexactitudes flagrantes. Ainsi, dans le district de Kokand de la région de Ferghana sont signalés 23 hommes et 23 femmes de confession orthodoxe mais de langue japonaise.

20. I. I. Popov, *Zabytye irkutskie stranicy: zapiski redaktora* [Pages oubliées d'Irkoutsk : carnets d'un rédacteur], Irkoutsk, 1989, p. 194. [Ivan Popov, proche du mouvement révolutionnaire La Volonté du peuple, fut exilé en Transbaïkalie. À la mort de l'important régionaliste sibérien que fut Nikolai Yadrintsev (1842-1894), Popov devint le directeur de *Vostočnoe Obozrenie*, puis de la revue *Le Recueil sibérien* (*Sibirskij Sbornik*). (N.d.É.).]

21. *Ibid.*, p.195.

l'Institut pratique de Troïtskosavsk et poursuit ses études à l'Université de Saint-Petersbourg²².

Parmi les Japonais se rendant en Sibérie, les artistes étaient ceux qui effectuaient les visites les plus fréquentes. C'est en 1876 que pour la première fois des acrobates et prestidigitateurs japonais donnèrent des représentations au théâtre d'Irkoutsk²³. Avant 1893, la troupe d'acrobates japonais *Kavano Fussa étaient passés à Tchita, Verkhnéoundisk (act. Oulan-Oudé) et Troïtskosavsk²⁴, à l'occasion d'une tournée. Les remarques suivantes, publiées en 1902 dans les *Bulletin du gouvernement de l'Ienisseï*, donnent une indication de la fréquence des tournées d'artistes japonais :

Le spectacle qui a été donné par la troupe japonaise le 24 septembre sur la scène du théâtre-cirque Tchernykh n'a pas cette fois-ci attiré un public particulièrement nombreux... La troupe ne présente plus l'attrait de la nouveauté. Comme à l'habitude, les artistes ont consciencieusement exécuté leurs numéros²⁵.

Au tout début du XX^e siècle, on trouvait installés en Sibérie des représentants des « professions libres », des commerçants, artisans, photographes. Un certain *Ivao Saku arriva à Irkoutsk en 1901, y prit le nom d'Ivan Nikolaïevitch Saku et ouvrit un atelier de photographie. En 1903, le propriétaire de la scierie de Tchita, D. F. Ignatiev, fit venir du Japon quatre artisans maîtres dans l'art du laque. On peut lire dans les journaux de l'époque que les objets confectionnés par les maîtres japonais rencontrèrent de suite du succès auprès de la population locale²⁶. Plus de deux cents Japonais furent employés à la construction de la ligne du chemin de fer du Baïkal.

La Guerre russo-japonaise de 1904-1905 ne fut pas sans apporter des changements dans la vie de la communauté japonaise de

22. A. M. Kulikova, *Vostokovedenie...*, *op. cit.*, p. 290. [Troïtskosavsk, avec la petite bourgade adjacente de Kiakhta bien connue pour le traité qui y fut signé en 1727 avec Pékin, était situé à la frontière de l'Empire russe et de l'Empire sino-mandchou (qui correspond aujourd'hui à la frontière russo-mongole). La ville fut débaptisée en 1934 et prit le nom de Kiakhta. (*N.d.É.*)].

23. N. S. Romanov, *Irkutskaja letopis' 1857-1880* [Annales d'Irkoutsk pour les années 1857-1880], Irkoutsk, 1914, p. 335.

24. A. I. Štejnгауз, «Kul'turnye i naučnye svязi Rossii i Japonii v poslednej četverti XIX veka» [Les Relations culturelles et scientifiques entre la Russie et le Japon dans le dernier tiers du XIX^e siècle], *Rossija i narody Vostoka*, Irkoutsk, 1993, p. 52.

25. *Enisejskie gubernskie vedomosti*, 26 sept. 1902.

26. *Vostočnoe obozrenie*, 2 sept. 1903.

Sibérie. Pour différentes raisons, les Japonais commencèrent à quitter les villes sibériennes avant même le début de la guerre. Ivan Popov écrit dans ses mémoires :

Les lettres de ma belle-mère, de mon fils et de V. S. Efremov m'ont appris que tous les Japonais (fabricants de cigarettes, blanchisseurs et autres) se sont déjà empressés de quitter Irkoutsk [...]. D'après les lettres que j'ai reçues d'autres endroits de Sibérie, les Japonais ont partout plié bagage²⁷.

Jusqu'au tout dernier jour cependant, l'opinion publique sibérienne manifesta une extrême bienveillance à l'égard des Japonais présents dans la région. Dans son numéro du 22 janvier 1904²⁸, le journal de Tomsk *Le Courrier de Sibérie (Sibirskij vestnik)* fit paraître dans sa rubrique « Chronique locale » un entrefilet intitulé « Le Japonais Takeshi Inakova [sic] » où on lit :

Dans notre ville se trouve actuellement un jeune intellectuel japonais du nom de Takeshi Inakova, originaire de la ville de Hakodate. En route vers la Russie européenne, il est juste de passage dans notre ville²⁹.

Le journal mentionnait que ce Japonais de 27 ans se rendait à Saint-Petersbourg puis à Astrakhan pour y étudier l'industrie poissonnière. Le lendemain, après l'attaque japonaise sur Port-Arthur, mais avant que l'opinion publique sibérienne n'en fût informée, le 28 janvier 1904 donc, on pouvait lire dans le *Bulletin du gouvernement d'Irkoutsk (Irkutskie gubernskie vedomosti)* :

La petite colonie locale des Japonais a demandé protection et défense à l'administration de la région.

Le surlendemain, on pouvait déjà lire dans ce même journal que tous les Japonais avaient quitté Irkoutsk. Mais, de toute évidence, cette information ne correspondait pas entièrement à la réalité compte tenu que des Japonais furent encore évacués de cette ville au mois de février.

Les pouvoirs de Sibérie orientale décidèrent d'expulser les Japonais du territoire relevant de leur compétence, déclaré en état de guerre, avant même que la décision fût prise au plus haut niveau à la mi-février. Conformément aux ordres donnés le 30 janvier 1904 par le gouverneur d'Irkoutsk, vingt-et-un Japonais résidant à Ir-

27. I. I. Popov, *Zabytye irkutskie stranicy...*, *op. cit.*, p. 193-194.

28. *Irkutskie gubernskie vedomosti*, 28 janv. 1904.

29. Les dates sont données suivant le calendrier julien.

koutsk furent envoyés trois jours plus tard à Tchita sous l'escorte de deux gendarmes. Cependant, E. I. Alexeïev³⁰ donna bientôt l'ordre d'envoyer dans les régions de Sibérie éloignées de la frontière avec la Mandchourie tous les Japonais se trouvant sur les territoires où la loi martiale était décrétée³¹. Au début du mois de février 1904, en ce qui concerne les Japonais résidant hors ces territoires, le ministre des Affaires intérieures donna l'ordre suivant :

Le ministre de l'Intérieur informe qu'après le départ des agents japonais les intérêts japonais seront assurés selon le bon vouloir impérial par les représentants diplomatiques et consulaires des États-Unis d'Amérique du Nord se trouvant en Russie³².

Au début de la guerre, les Japonais qui n'avaient pas eu le temps de quitter la région de l'Amour furent emmenés à Tchita, où ils furent hébergés soit chez des Japonais résidant dans cette ville, soit dans la prison. Puis ces mêmes Japonais furent envoyés à Irkoutsk ou plus à l'ouest encore, en attendant leur renvoi dans leur pays natal, *via* les ports occidentaux.

Au début, les civils japonais étaient transportés dans des wagons de passagers ordinaires, sous la surveillance de l'okhrana et aux frais de l'État, mais à partir de mai 1904, ils le furent dans des wagons spéciaux accrochés aux trains de passagers.

Le premier groupe de déportés japonais venant de l'est, soit 140 personnes, arriva à Irkoutsk le 6 mars 1904³³. L'évacuation des Japonais se poursuivit jusqu'au printemps 1905. Un grand nombre de Japonais évacués en 1904 et 1905 restèrent longtemps en Sibérie occidentale et certains d'entre eux partirent à la fin de la guerre³⁴.

30. Evguéni Alekseïev (1843-1917) : amiral, nommé à la fin juillet 1903 (a. s.) vice-roi de l'Extrême-Orient russe. Il dispose alors des pleins pouvoirs militaires et diplomatiques dans la région.

31. La loi martiale fut instaurée à différents moments et en différents lieux de Russie. Ainsi, le 22 mars, elle le fut le long des voies ferrées sibériennes.

32. *Enisejskie gubernskie vedomosti*, 3 fév. 1904.

33. V. I. Kocyx, «Deportacija japoncev s rossijskogo Dal'nego Vostoka (fevral'-ijul' 1904 g.)» [La déportation des Japonais de l'Extrême-Orient russe (fév.-juil. 1904)], *Rossija i narody Vostoka. Problemy issledovanija i prepodavanija istorii stran Azii i Afriki v vysšix učebnyx zavedenijax*, (résumé de thèse), Irkoutsk, 1993, p. 34.

34. V. G. Datsyšen [Dacyšen], «Japanese Deportees and Prisoners of War in Siberia, 1904-1905», in John Chapman & Chiharu Inaba (éd.), *Rethinking the Russo-Japanese War, 1904-05. Vol. II: The Nichinan Papers*, Global Oriental, 2007, p. 232-240.

Le gouvernement (*gubernija*) de Tomsk fut l'une des principales « bases de transfert » pour ces déportés. Le 31 mars 1904, 152 personnes à « faces jaunes » (*želtolice*), à une majorité écrasante des Japonais, arrivèrent à Tomsk. Peu après, ils furent envoyés à Kalpachevo dans la région de Narym. Le 4 avril, 251 personnes (des Japonais et des Chinois) furent réparties entre les différentes résidences du couvent de Tomsk et dans le bourg de Togoursk. Les dépenses relatives aux besoins de ce groupe de déportés (381 adultes et 22 enfants) s'élevaient pour les autorités à 2 234 roubles 40 kopecks par mois³⁵. À partir du 29 mai 1904, on commença à emmener les déportés en bateau jusqu'à Tioumen d'où ils poursuivaient en train leur voyage plus à l'ouest. Selon les archives, ce sont au total près de 500 déportés japonais qui, jusqu'à la mi-juin 1904, furent accueillis et hébergés temporairement dans la région de Tomsk. Deux décès et trois naissances y furent enregistrés. La majorité des déportés japonais de Sibérie fut emmenée en Russie européenne, mais une petite partie d'entre eux resta vivre à Tomsk en Sibérie occidentale.

De mars 1904 à septembre 1905, le Transsibérien achemina vers l'ouest les prisonniers de guerre japonais. Dès le 31 mars, un groupe de 280 prisonniers arriva à Irkoutsk. Aux premiers jours de la guerre, il fut décidé que les prisonniers seraient envoyés dans des villes sibériennes. Ainsi, le 15 (28) avril, 25 officiers et 183 matelots furent transportés de Vladivostok à Tomsk³⁶.

Pendant la guerre, les prisonniers de guerre étaient envoyés à la gare Baïkal³⁷ où ils étaient remis à la disposition du commandement du district militaire de la Sibérie. Mais les prisonniers japonais ne restèrent pas longtemps en Sibérie ; on édifia un « centre spécial » pour eux à Penza³⁸, et c'est près de Novgorod qu'ils furent finalement envoyés. Il n'en reste pas moins que pendant une certaine période, des prisonniers de guerre japonais se trouvèrent dans la province de Tomsk.

Matériaux et documents attestent du fait que les Japonais étaient correctement ravitaillés, pourvus du nécessaire, et bien trai-

35. Archives d'État de la région de Tomsk [désormais suivant son sigle russe : GATO], F. 3, op. 18, d. 1135, f. 12.

36. GATO, F. 3, op. 5, d. 76, f. 1.

37. C'est-à-dire à la source de l'Angara sur la rive du lac Baïkal.

38. T. Ja. Ikonnikova, « Obmen voennoplennymi posle zaveršenija russko-japonskoj vojny 1904-1905 gg. » [Les échanges de prisonniers de guerre après la fin de la Guerre russo-japonaise de 1904-1905], *Voprosy istorii Dal'nego Vostoka*, vyp. 3 (8), Č. 1, Khabarovsk, 2001, p. 54.

tés tant par les pouvoirs que par les gens sur place. Malgré l'absence de lois à ce sujet et de moyens assignés par le gouvernement, les prisonniers japonais furent nourris et matériellement pourvus comme les soldats russes, aux frais de la ville de Tomsk. Ils reçurent draps, couteaux de table, cuillères et soucoupes sans parler de toutes les choses indispensables aux soldats³⁹. Il est intéressant de noter que les soldats russes qui les gardaient vivaient dans des conditions bien moins bonnes, ce qui n'avait rien d'anormal aux yeux du pouvoir.

À la fin de la guerre, les prisonniers japonais traversèrent une nouvelle fois la Sibérie, mais cette fois en sens inverse. Cela prit également de nombreux mois. En janvier 1906 d'ailleurs, le commandement du district militaire de Sibérie recueillait encore des informations concernant la possible présence de prisonniers japonais sur le territoire sibérien.

La guerre qui venait d'avoir lieu, guerre pénible pour les deux États, n'entraîna ni haine ni rupture entre les deux peuples, ce fut même plutôt le contraire : au XX^e siècle, Russes et Japonais se vouaient un respect mutuel comme on en voit peu entre deux peuples. Les archives du bureau de poste et télégraphe de Novo-Nikolaïev (act. Novossibirsk) font état d'un nombre conséquent d'échanges de télégrammes avec le Japon, plus qu'avec tout autre pays, pour la période 1901-1917⁴⁰. On relève également que des élèves de villes sibériennes se rendaient en excursion au Pays du Soleil Levant. Ainsi le chef de la mission orthodoxe au Japon, l'archevêque Nikolai Yaponski (Ivan Kassatkine) (1836-1912), note-t-il dans son journal du 5 (18) février 1909 :

Reçu une lettre de l'intendant du séminaire de Krasnoïarsk, le moine Méthode qui m'apprend que des élèves du séminaire accompagnés de quatre précepteurs s'appêtent à venir visiter Tokyo, 12 à 15 personnes au total, et il me demande de leur fournir gratuitement gîte et couvert⁴¹.

C'est un fait qu'au XX^e siècle, les Russes et les Japonais épouvaient un profond respect l'un pour l'autre. Durant la guerre et

39. GATO, F. 233, op. 1, d. 1037, f. 20.

40. I. F. Cyplakov, «Novosibirsk. Istorija. Sobytiya. Fakty» [Novosibirsk. Histoire. Événement. Faits], *Novosibirskij Arxivnyj Vestnik*, 22, 2007, p. 106.

41. K. Nikamura (éd.), *Dnevniky svjatogo Nikolaja Japonskogo, t. 5, S 1904 po 1912 gg.* [Les journaux intimes de saint Nicolas le Japonais], SPb., 2004, p. 494.

même après, on relève des cas de demande de citoyenneté russe déposée par des Japonais. Ainsi, à Irkoutsk, à partir de 1907, un certain « I-na-e » demanda à plusieurs reprises la citoyenneté russe⁴². Au Japon, plus que dans tout autre pays, on appréciait la culture russe, et dans les années 1910, 150 traductions de livres russes y paraissaient en moyenne chaque année. En Russie même, à cette époque, ce fut la mode de tout ce qui était japonais et même les œuvres chinoises étaient perçues comme des œuvres japonaises. On trouve un exemple intéressant de cette interaction culturelle dans les mémoires de contemporains qui font mention de la fille du cosaque O. P. Petrov, résidant à Irkoutsk : parce que ses voisins étaient japonais, elle parlait leur langue depuis son enfance.

Renouvelant l'accord signé en 1895, un accord concernant le commerce et la navigation entre la Russie et le Japon fut signé en 1907. Les Japonais de Russie se virent attribués des droits spécifiques en tant que citoyens de « la nation la plus favorisée ». Les Japonais se mirent dès lors à visiter en nombre la Russie, et la communauté japonaise fut plus importante non seulement dans la région de l'Amour, mais aussi en Sibérie orientale. Selon certaines données, en 1914, on comptait déjà 4 699 Japonais en Russie asiatique, parmi lesquels 2 249 hommes et 2 441 femmes⁴³. Ils étaient bien moins nombreux en Sibérie qu'en Extrême-Orient.

Les représentants de la culture et du divertissement étaient de nouveau les Japonais les plus actifs. Dès 1907, des geishas japonaises vinrent en Sibérie pour effectuer une tournée. En 1912, la tournée de la troupe japonaise *Ten-Ichi fut un véritable événement de la vie culturelle. Rien qu'à Krasnoïarsk par exemple, entre le 31 août et le 3 septembre, la troupe ne donna pas moins de quatre spectacles dans les théâtres municipaux⁴⁴. Les villes sibériennes recevaient les visites fréquentes de scientifiques japonais et de représentants des médias. En août 1909, Motoyama Hikoichi, rédacteur et éditeur du *Ōsaka Mainichi Shinbun* se rendit à Irkoutsk avec l'un de ses collaborateurs afin de mieux connaître les conditions de vie en Sibérie orientale⁴⁵. Durant l'été 1911, un ressortissant japonais M. Mori visita une exposition consacrée à la Sibérie

42. Archives d'État de la région d'Irkoutsk (désormais suivant son sigle russe : GAIO), F. 91, op. 2, d. 1941, f. 108.

43. *Dal'nyj Vostok* (Irkoutsk), 22, 1914, p. 36.

44. GAKK, F. 827, op. 1, d. 1461.

45. N. S. Romanov, *Letopis' goroda Irkutska za 1902-1904 gg.* [Annales d'Irkoutsk pour les années 1902-1924], Irkoutsk, 1994, p.126.

occidentale. En 1912, Jimbo Kitora (1867-1924), professeur de géologie à l'Université de Tokyo, traversa la Sibérie.

L'intérêt des Japonais pour la région était dicté non seulement par des facteurs d'ordre économique et militaro-stratégique, mais aussi par le fait que des chercheurs japonais étaient parvenus à la conclusion que la Sibérie était le berceau du peuple japonais. En 1911, le secrétaire du consulat du Japon à Vladivostok qui visitait le musée de la Société géographique d'Irkoutsk « déclarait que d'après les plus récentes recherches il ne faisait plus de doute dans les milieux scientifiques japonais sur le fait que les ancêtres des Japonais habitaient autrefois en Transbaïkalie [...]»⁴⁶.

Les mémoires d'Ivan Popov relatives à l'année 1909 témoignent de la fréquentation du Transsibérien par les Japonais :

Je suis monté dans l'express sibérien à Verkhnéoudinsk. La majorité des passagers étaient des étrangers, avec une prédominance de Japonais. Les passagers russes, pour la plupart originaires de la région de l'Amour, ne se sentaient pas chez eux et grommelaient : on dirait qu'on se trouve à l'étranger... Regardez ces *Jap*, on dirait vraiment qu'ils sont les chefs du pays...⁴⁷

L'espionnage était l'une des branches principales de l'activité japonaise en Sibérie. En 1908, le chef de la gendarmerie d'Irkoutsk écrivait au Département de la police :

Depuis que la guerre a cessé en Extrême-Orient, on note une affluence de Japonais, médecins, photographes, praticiens, dans les plus grandes villes des gouvernements de l'Amour et d'Irkoutsk. Les données dont nous disposons font apparaître que pour nombre d'entre eux, ces professions ne sont qu'une couverture et qu'ils effectuent en réalité un travail de renseignement militaire systématique⁴⁸.

À l'automne 1907, le gouverneur militaire de la Transbaïkalie rapportait au gouverneur général d'Irkoutsk :

46. *Ibid.*, p. 144.

47. I. I. Popov, *Zabytye irkutskie stranicy...*, *op. cit.*, p. 328.

48. N. S. Kirmel' & N. N. Ščerbatov, «Protivoborstvo rossijskix spetslužb japonskoj razvedke v Sibiri. 1906-1913 gg.» [La lutte des services spéciaux russes contre l'espionnage japonais en Sibérie. 1906-1913], *Vestnik meždunarodnogo centra aziatskix issledovanij* (Irkoutsk), 1, 1999, p. 186.

À différents moments tout au long de l'été, des groupes de Chinois et de Japonais sont venus espionner et photographier la région⁴⁹.

Fin 1907, tous les chefs de police des villes et districts de Sibérie reçurent l'ordre de surveiller les espions japonais et ils se virent alloués des moyens financiers à cette fin. Les dirigeants des monastères bouddhiques de Sibérie orientale furent enjoins « de ne pas accueillir d'espions étrangers, et dans le cas où il en viendrait d'en instruire la police locale⁵⁰ ». Début 1910, l'état-major du district militaire d'Irkoutsk avait enregistré vingt-neuf Japonais soupçonnés d'espionnage sur le territoire de la Sibérie orientale. En 1913, l'espion japonais *Miyamura fut arrêté à Irkoutsk. Sa participation à des activités d'espionnage n'ayant pu être prouvée, c'est pour l'usage d'un faux passeport que des poursuites furent engagées contre lui.

Les petites colonies japonaises des villes sibériennes étaient bien organisées et avaient de l'influence autant sur les représentants des autres diasporas étrangères que sur la population locale. Par exemple les missionnaires japonais prêchaient leur vision du bouddhisme auprès des Bouriates⁵¹.

Selon les données de l'état-major général russe, les sociétés japonaises connurent, durant l'été 1912, une grande activité non seulement en Extrême-Orient mais aussi en Sibérie orientale. À Tchita se trouvait la société *Tsyta Nihonjinkai, à Sretensk la société *Suhu Nihonjinkai ; d'autres sociétés de ce genre œuvraient à Verkhnéoudinsk et à Irkoutsk. Les pouvoirs russes prirent ce fait en considération. En 1912, *Haizi Nikai [Hikai ?], le consul de Vladivostok, et *Hirato Minoru, son secrétaire, se rendirent à Irkoutsk, Verkhnéoudinsk et Tchita, et, à la suite de leur visite, les dirigeants de toutes les sociétés japonaises furent remplacés. En novembre 1912, le chef de police de la ville de Tchita rédigea un rapport sur la présence en ville de la société *Tsyta Kioriuminkai présidée par *Kokeazano et dont l'existence avait cessé après la visite à Tchita du secrétaire du consulat japonais à Vladivostok, Torii Tadaihiro. En décembre 1912, le chef du district de Nertchinsk fit part de l'existence à Sretensk de la société *Kioriuminkai présidée par le photographe *Kishigawa Daisaku, et de l'existence à Nertchinsk de la société *Chimso Taiso présidée par le médecin Ogawa Iosaburō,

49. GAKK, F. 595, op. 3, d. 1063, f. 1.

50. GAKK, F. 595, op. 3, d. 1063, f. 2.

51. Archives d'État de la région de Tchita (désormais selon son sigle russe : GAČO), F. R.-96, op. 2, d. 93, f. 25.

et constituée de treize membres japonais ainsi que d'un Coréen marié à une Japonaise.

Les autorités locales demeuraient toujours soupçonneuses à l'égard des Japonais de Sibérie et elles avaient suffisamment de motifs pour cela, même si les preuves avérées de leur activité d'espionnage faisaient défaut. L'histoire qui suit est à ce titre très significative.

En 1910, le chef de la police du district de Kansk écrit dans son rapport au gouverneur de la région de l'Ienisseï :

Je rends compte à votre Excellence que le 12 mai de cette année trois Japonais sont venus s'installer à Kansk : Shimazaki Koneo, 30 ans, Kuragawa Magoyuka, 43 ans, et Matsuo Shiumi, 27 ans (de sexe féminin), qui se faisaient passer pour des médecins ; il s'avéra cependant qu'ils n'avaient aucune pratique médicale. Lors de la perquisition que l'on effectua chez eux en présence du médecin chef de la ville, Pakholkov, on découvrit des instruments médicaux et des médicaments et on les leur confisqua. L'activité de ces Japonais et de leurs relations fait l'objet d'une surveillance secrète⁵².

Avant Kansk, ces Japonais, qui voyageaient en compagnie d'un autre ressortissant du Pays du Soleil Levant, Fujitani Seigai, avaient séjourné à Tomsk et à Barnaul, d'où ils étaient partis pour Krasnoïarsk. Leurs papiers d'identité avaient déjà éveillé les soupçons à Tomsk.

Les archives nous informent également qu'en 1909, quatre sujets japonais étaient venus s'installer à Bougry dans le district de Tomsk : un médecin, un aide-médecin, un traducteur et la concubine du médecin. Le gouverneur de Tomsk avait donné l'ordre de les expulser. En mars 1910, celui-ci écrivait au Département de la police :

Vu l'absence de visas et de signatures d'agents consulaires russes sur les passeports nationaux qui m'ont été présentés par les Japonais ci-dessus mentionnés, j'ai estimé possible de délivrer à ces étrangers des titres de séjour sur le sol de l'Empire non pas pour une année, mais seulement pour trois mois chacun jusqu'à ce que puisse être élucidée la question du droit des sujets japonais précédemment cités à séjourner sur le sol de l'Empire russe avec leurs passeports nationaux⁵³.

52. GAKK, F. 595, op. 3, d. 2462, f. 9.

53. GAKK, F. 595, op. 3, d. 2925, f. 2 verso.

Le destin réserva un sort différent à ce groupe de Japonais. Kuragawa Magoyuka fut arrêté par le chef de la police du district et expulsé de Russie sur l'ordre du gouverneur général d'Irkoutsk. La femme, Matsuo Shiumi, séjournait encore à Kansk en 1911, différentes administrations russes correspondant encore à cette époque à son sujet. Shimazaki Koneo vécut manifestement encore longtemps dans le district de Kansk. Les archives font état de « la demande du sujet japonais Koneo baptisé « Alexeï Shimazaki », séjournant en avril 1917 dans le district de Kansk, de la délivrance d'un nouveau titre de séjour sur le sol russe.

Les « blanchisseries japonaises » constituaient le commerce japonais le plus répandu en Sibérie. À partir de 1905, on en trouvait également en dehors de la Sibérie orientale. Durant l'été 1908, le journal *L'Habitant de Krasnoïarsk (Krasnojarec)* fait mention d'une blanchisserie japonaise à Krasnoïarsk. Selon l'annuaire de la Sibérie pour l'année 1910-1911, Tomsk était la ville la plus occidentale à avoir une blanchisserie japonaise. Il faut cependant noter que cet annuaire ne recensait pas toutes les blanchisseries existantes, car celles de Krasnoïarsk par exemple n'y apparaissent pas.

En Sibérie on comptait bien moins d'entreprises japonaises que d'entreprises chinoises par exemple. À Tchita, l'annuaire de la Sibérie ne mentionne qu'un seul établissement commercial, Le Soleil Levant, faisant commerce de marchandises japonaises ; pour Verkhnéoudinsk, seule une entreprise dénommée Japon est indiquée. Dans les villes et bourg de Sibérie, les Japonais eux-mêmes étaient bien moins nombreux que les Chinois et les Coréens. Par exemple, dans la partie orientale de la Transbaïkalie, où travaillaient plusieurs milliers de Chinois, le nombre de Japonais était insignifiant. En janvier 1909, seuls 18 Japonais séjournaient à Nertchinsk, 20 dans la *stanitsa* (village cosaque) de Sretenskaïa et 7 dans celle de Kououarskaïa⁵⁴.

Irkoutsk joua un rôle central dans la vie de la diaspora japonaise se trouvant à l'ouest du Baïkal. C'est principalement à partir de cette ville que les Japonais se dispersaient ensuite vers les autres villes. La *Liste des Chinois, Coréens, Japonais et autres étrangers, hommes et femmes, qui n'étaient pas des sujets de l'Empire russe...* nous donne une idée de la composition de la communauté japonaise d'Irkoutsk. En 1914, plusieurs blanchisseurs, un manœuvre, un photographe et un coiffeur japonais séjournaient dans la capitale de la Sibérie orientale. Parmi les représentants de la colonie japonaise, la famille Ta-

54. ГАЦО, F. R.-96, op. 2, d. 93, f. 24.

tsuki, dont le chef, Tatsuki Kasonji, photographe âgé de 47 ans, et sa femme Tatsuki Emma, âgée de 30 ans, étaient orthodoxes. En mai 1914, Irkoutsk reçut également la visite de Kindaichi Mitsuo, lieutenant de l'armée japonaise, en déplacement pour « affaires privées »⁵⁵.

La Première Guerre mondiale modifia considérablement l'évolution des relations russo-japonaises. Les deux pays étaient alliés et il fut même question d'envoyer des troupes japonaises sur le front russo-allemand. Si l'on renonça finalement à une telle coopération, c'est notamment parce qu'elle présentait le risque d'un renforcement japonais en Sibérie. Seul un petit nombre de brigades sanitaires et de volontaires japonais se rendirent à l'ouest pendant cette guerre. Les intérêts japonais ne se limitaient pas à la région de l'Amour, et un consulat japonais fut ouvert à Irkoutsk. Alors que les pays occidentaux étaient occupés à guerroyer en Europe, le Japon menait activement une politique d'expansion sur le territoire de l'ancien Empire des Qing.

Touva, qui venait alors d'être inclus *de facto* à la Sibérie au titre de protectorat russe, ne fut pas sans attirer l'attention des Japonais. Dans cette région, le Japon œuvrait de manière plutôt prudente, par le biais de prête-noms ou se cachant derrière des intérêts purement commerciaux. Un rapport d'A. A. Tourtchaninov, chef de l'organe d'administration migratoire du territoire d'Ouriankhai⁵⁶, mentionne :

Des étrangers s'intéressent à notre région, comme par exemple, la mission scientifique du Finlandais Sederholm et du Russe Backlund, composée presque exclusivement d'étrangers et de Finlandais, dont les recherches ont pour but final la mainmise sur la région de ceux-là mêmes qui la financent⁵⁷.

Et c'est justement le Japon qui, selon des sources officielles, finançait cette expédition scientifique. En outre, en 1917, plusieurs agents commerciaux japonais qui passèrent par Touva alors qu'ils se rendaient de Minoussinsk en Mongolie furent identifiés par les pouvoirs russes comme des espions militaires chargés d'effectuer le relevé topographique de la région.

55. GAIO, F. 91, op. 2, d. 1965.

56. C'est ainsi que l'on nommait Touva à cette époque (*N.d.É.*).

57. GAKK, F. 217, op. 2, d. 51, f. 5 *verso*. Il est fait allusion ici à deux scientifiques de renom : le géologue finlandais Jakob Johannes Sederholm (1863-1934) et l'astronome russe Oskar Backlund (1846-1916).

La participation du Japon à l'intervention étrangère pendant la Guerre civile constitua une page particulière de l'histoire de la présence japonaise en Sibérie. Les autorités japonaises affirmèrent avoir pour but principal de protéger leurs ressortissants qui étaient susceptibles de souffrir de la guerre. Début 1918, le journal *La Région libre* (*Svobodnyj Kraj*) donnait l'information suivante :

Le 2 février, le consul général M. Satō est arrivé à Irkoutsk en provenance de Kharbine. Sa venue est liée aux récents affronts portés par des voyous sur les sujets japonais, mais aussi à la décision de créer un bureau consulaire dédié aux questions de ravitaillement⁵⁸.

Mais les décisions japonaises étaient en fait dictées par des intérêts géopolitiques. En avril 1918, le vice-consul Sugino, entré en fonction à Irkoutsk juste deux mois plus tôt, essaya avec deux de ses concitoyens, Tanaka et Minami, de soutirer des informations secrètes auprès des employés du commissariat militaire de Sibérie. Tous trois furent arrêtés. Cet événement eut un grand retentissement. Dans *L'Ouvrier de Krasnoïarsk* (*Krasnojarskij Rabočij*), on lit :

Le 17 avril, les dénommés Minami et Sugino, membres de la colonie japonaise locale, furent arrêtés pour espionnage dans un hôtel d'Irkoutsk⁵⁹.

Les Japonais utilisèrent tous les moyens possibles pour libérer les détenus : la pression diplomatique, la corruption, l'attaque à main armée. À la fin de l'année 1918, à la suite de cet événement, le ministère des Affaires étrangères à Tokyo rappela Sugino.

En 1918, des troupes japonaises pénétrèrent en Sibérie orientale. La troisième division fut envoyée en Transbaïkalie, son commandement fut cantonné à Tchita. Une mission militaire sous les ordres du général Muto et une partie de la troisième division du général Oba Jirō furent installées à Irkoutsk. Peu à peu le centre administratif de la Sibérie orientale devint le centre de l'influence japonaise dans la région. Des civils japonais, pour la plupart commerçants, furent nombreux alors à venir s'installer en Sibérie. Dans ses *Annales de la ville d'Irkoutsk*, N. S. Romanov écrit :

31 octobre. Les Japonais séjournant à Irkoutsk ont célébré leur fête nationale ; le 10 novembre sont apparus dans la ville des

58. *Svobodnyj Kraj*, 17 fév. 1918.

59. *Krasnojarskij Rabočij*, 11 mai 1918.

commerçants japonais ambulants qui proposent des articles de mercerie, de papeterie, etc.⁶⁰

À la fin de l'année 1918, le consul général Satō proposa au gouvernement de Koltchak d'ouvrir des filiales de banques japonaises à Irkoutsk, Novonikolaïevsk et Omsk. Durant l'été 1919, huit membres du parlement japonais se rendirent même en Sibérie.

La présence de troupes japonaises en Sibérie pendant la Guerre civile fut différemment perçue par la population. Il suffit de mentionner par exemple que l'évêque d'Irkoutsk associait précisément à leur présence le retour à l'ordre et au calme dans la région. Par la suite, il essaya de transférer au Japon les reliques de saint Innocent d'Irkoutsk. Néanmoins, la majeure partie de la population ne faisait pas confiance aux Japonais et les accusait de vouloir s'emparer de la Sibérie.

La situation autour de la participation de l'armée japonaise dans la Guerre civile, et principalement en Sibérie, était extrêmement contradictoire. En décembre 1918, Tokyo proposa à Koltchak (1874-1920) de demander qu'un régiment entier d'infanterie, qui serait un « détachement de défense », soit envoyé à Omsk. Le chef suprême des armées blanches de Sibérie refusa l'offre.

En mars 1919, le lieutenant général Boldyrev, qui se trouvait au Japon, envoya à Omsk une note dans laquelle il renouvelait l'offre faite à Koltchak de faire venir en Sibérie une armée de deux cent mille soldats japonais, dont cent mille pourraient être envoyés sur le front de l'Oural, tandis que les autres seraient répartis en Sibérie. En 1919, les représentants des alliés auprès de Koltchak essayèrent de stopper l'offensive de l'Armée rouge précisément avec l'aide des troupes japonaises. Une réunion de consuls à Irkoutsk émit les mêmes propositions. En premier lieu on proposa l'envoi de la troisième division pour défendre Omsk et le remplacement du corps tchécoslovaque par des Japonais. Mais le chef de la mission militaire à Omsk, Takayanagi, déclara au commandement russe qu'« il serait difficile d'expliquer à l'opinion publique japonaise la raison de l'envoi de troupes à l'ouest d'Irkoutsk, dans des régions se trouvant hors des sphères d'intérêt du Japon⁶¹ ». Et le 23 juillet 1919, le ministère japonais des Affaires étrangères annonçait officiellement

60. N. S. Romanov, *Letopis' goroda Irkutska za 1902-1904 gg.*, op. cit., p. 344.

61. S. G. Livšic, *Politika Japonii v Sibiri v 1918-1920 gg.* [La politique japonaise en Sibérie entre 1918 et 1920], Barnaul, 1991, p. 81.

au représentant de Koltchak à Tokyo son refus d'envoyer des troupes plus à l'ouest d'Irkoutsk.

En ce qui concerne la capitale de la Sibérie orientale, selon les notes d'un témoin, en août 1919 :

une commission japonaise spéciale est arrivée à Irkoutsk, afin de se consacrer à la régulation du trafic ferroviaire sur la ligne ferrée de Transbaïkalie. L'intérêt que le Japon porte à nos communications ferroviaires s'explique par la nécessité où il se trouve de connaître la capacité de transport en vue du déplacement de ses troupes en Sibérie pour remplacer les Tchécoslovaques⁶².

Durant les années 1918 et 1919, une mission diplomatique japonaise séjourna à Omsk, capitale de la Sibérie. Le 26 octobre 1918, l'ambassadeur au Japon du Gouvernement provisoire, Vassili Kroupenski (1868-1945), transmet l'information selon laquelle « le gouvernement japonais envo[yait] temporairement à Omsk [...] Satō, consul général à Kharbine [...]»⁶³.

Fin 1918, l'amiral Tanaka Katarō fut nommé chef de la mission militaire japonaise à Omsk. Il était accompagné de *Seozi [Shōji?], chef de la direction des chemins de fer du Sud mandchourien. Le consul général Satō fut rappelé d'Omsk en janvier 1919 et il fut remplacé en mars par un nouveau consul général nommé Matsushima. À la fin de juin 1919, une nouvelle mission militaire arriva à Omsk, sous le commandement du général Takayanagi. Le plus haut représentant du Japon en Sibérie était un membre de la Chambre des pairs, représentant de l'élite politique supérieure du Japon, Katō Tsunetada, désigné en juillet 1919 comme représentant plénipotentiaire auprès de Koltchak. Katō n'arriva à Omsk qu'en octobre 1919, mais en raison de l'effondrement proche du régime de Koltchak, lui-même et ses accompagnateurs ne sortirent pas de leur wagon. La mission diplomatique japonaise fut la dernière à quitter Omsk, le 8 novembre 1919, en même temps que s'effectuait l'évacuation du gouvernement de Koltchak.

La mission diplomatique de Katō Tsunetada, qui avait déclaré sa neutralité après l'arrivée au pouvoir du Centre politique prosoviétique, resta à Irkoutsk jusqu'au début de l'année 1920. Il est vrai qu'en décembre 1919, selon des témoins oculaires, les troupes japonaises avaient engagé le combat avec des détachements russes et

62. N. S. Romanov, *Letopis' goroda Irkutska za 1902-1904 gg.*, *op. cit.*, p. 361.

63. S. G. Livšic, *Politika Japonii...*, *op. cit.*, p. 27.

avaient occupé la gare d'Irkoutsk. Des témoins notaient à la mi-janvier :

Cinq compagnies de troupes japonaises de toute sorte, y compris de la cavalerie, sont postées à la gare d'Irkoutsk. Chaque compagnie dispose de deux mitrailleuses, et on compte quatre pièces de campagne⁶⁴.

Mais en janvier 1920 les Japonais refusèrent de prendre part à la bataille qui se livra dans la province d'Irkoutsk et se limitèrent à assurer la protection du chemin de fer ainsi que le contrôle de la traversée de l'Angara. C'est à cette même époque que commença l'évacuation des troupes japonaises d'Irkoutsk.

Au début de mars 1920, les troupes du général *Ōgata [Ogata ?]⁶⁵ qui comprenaient mille hommes environ, commencèrent également leur évacuation de Verkhnéoudinsk. Mais, au même moment, de nouvelles troupes japonaises se déployèrent à Tchita et dans les gares avoisinantes sous le prétexte de protéger l'évacuation vers l'Ouest. À la gare de Mozgon, la 5^e division du général Suzuki, dont le nombre d'hommes approchait les dix mille, prit position. La nouvelle opposition militaire qui s'ébauchait fut réglée par la voie diplomatique. Le 15 juin 1920, un armistice fut signé entre une délégation du gouvernement tampon de la République d'Extrême-Orient (DVR, suivant son sigle russe) tout juste créée et le commandement des forces expéditionnaires japonaises en Sibérie. Le 17 juillet, les deux délégations signèrent un memorandum où le Japon prenait l'engagement d'évacuer ses troupes de Transbaïkalie. Dès le 25 juillet, l'évacuation commença.

Selon les témoignages de la presse sibérienne, qui prêtait beaucoup d'attention à la présence japonaise dans la région, l'évacuation des Japonais ne se déroula pas sans difficultés. Par exemple, au milieu du mois d'octobre 1920, on pouvait lire dans le journal *L'Ouvrier de Krasnoïarsk* :

Verkhnéoudinsk. 5 octobre. Aujourd'hui le chef de la mission japonaise, le colonel de l'état-major général Isoma a quitté Verkhnéoudinsk pour Vladivostok afin de rendre compte de la situation actuelle au commandement supérieur⁶⁶.

64. N. S. Romanov, *Letapis' goroda Irkutska za 1902-1904 gg.*, *op. cit.*, p. 384.

65. Dans les documents russes, son nom apparaît écrit Agata.

66. *Krasnojarskij rabočij*, 12 oct. 1920.

Dans ses mémoires, l'ataman Grigori Semionov (1890-1946) écrit qu'autour de la gare d'Otpor en Transbaïkalie :

l'état-major disposait d'un bataillon de volontaires japonais de 600 hommes qui représentait une réserve mobile, habituellement envoyée dans le secteur d'attaque sur le front, pour remplacer l'infanterie de volontaires chinois, dont la vaillance laissait à désirer après trois mois de combats intensifs⁶⁷.

C'est sur l'initiative du capitaine *Kuroka que ce bataillon japonais avait été recruté en Mandchourie du Sud parmi les réservistes et les soldats libérés de leur service. En octobre 1920, la dernière réunion des forces antibolcheviques, à laquelle participait l'ataman Semionov, se déroula à Tchita dans le bâtiment de l'état-major de l'armée japonaise, tandis qu'à Vladivostok les représentants japonais recevaient des garanties au sujet de la sécurité de leurs sujets restés en Sibérie. Après cela, l'armée japonaise quitta définitivement la Transbaïkalie.

Avec le départ de l'armée japonaise, tous les Japonais ou presque quittèrent la Sibérie. Mais les Soviétiques n'avaient aucun intérêt à ce que cette présence étrangère disparaisse complètement dans la région et ils ne souhaitaient pas non plus voir surgir des complications dans leurs relations avec Tokyo. Les nouvelles autorités firent à l'endroit des commerçants japonais une exception dans leur politique d'expropriation des exploités. En 1920, l'Organe supérieur du pouvoir soviétique en Sibérie (suivant son acronyme russe Sibrevkom) édicta le décret suivant :

Les ressortissants américains et japonais ne sont pas soumis à la loi de la révision des biens⁶⁸.

Toutefois, dans les conditions de guerre civile qui étaient celles d'alors, il était impossible de ne pas toucher à la propriété personnelle, même celle de ressortissants japonais. Les journaux locaux eux-mêmes relatèrent le conflit relatif à la réquisition de réserves de thé pekoë du Japonais *Yamomoto Asata⁶⁹. En outre, ce que pouvait penser l'opinion publique japonaise des événements en Russie ne laissait pas indifférent le nouveau pouvoir. Au cours de l'été 1920, le correspondant d'un journal japonais Fuse Katsuji parcourut la Sibérie, en effectuant des haltes à Omsk et dans d'autres

67. G. M. Semënov, *O sebe: Vospominanija, mysli i vyvody* [Sur moi-même : souvenirs, pensées et déductions], M., 2002, p. 184.

68. GAIO, F. R.-42, op. 1, d. 304.

69. GAIO, F. R.-42, op. 1, d. 304.

villes. C'est Lev Karakhan (1887-1937) en personne, le directeur de la section orientale du Commissariat du peuple aux Affaires étrangères de la Russie Soviétique, qui fut chargé de veiller au bon déroulement de son voyage.

Après l'établissement en 1920 du pouvoir soviétique en Sibérie, on commença à créer auprès des comités de province locaux des organes spéciaux chargés du travail de propagande communiste auprès des peuples orientaux. En mai 1920, le chef du bureau d'enregistrement du district militaire de Sibérie orientale s'adressa ainsi à Omsk :

par la présente je demande que me soit prêtée assistance dans mon travail avec les gens du Parti originaires d'Orient, Japonais, Chinois... qui sont ici à Irkoutsk en petit nombre⁷⁰.

Durant l'été 1920, le Bureau sibérien du Comité central du Parti communiste russe (bolchevique) se vit adjoindre une section des peuples orientaux, qui elle-même posséda une sous-section japonaise. Cependant, il s'avéra impossible d'engager des Japonais dans l'activité révolutionnaire en Sibérie. En novembre 1920, le bureau d'Irkoutsk envoyait d'ailleurs une note à Moscou à ce sujet :

Le département japonais ne fonctionne pas pour l'instant, en raison de l'absence de militants révolutionnaires valables⁷¹.

Parmi les Japonais d'Irkoutsk, et de manière générale parmi les Japonais de Sibérie, on ne comptait que très peu de gens simples susceptibles d'être amenés à rejoindre les révolutionnaires. La majeure partie de la diaspora japonaise avait directement ou indirectement partie liée avec l'armée et les structures gouvernementales japonaises. Pour leur travail d'approche des Japonais, les bolcheviks étaient contraints de s'appuyer sur les Coréens qui, eux, luttaient pour l'indépendance de leur pays. Pour ce qui est des révolutionnaires japonais, Moscou misa sur des émigrés qui se trouvaient en Amérique.

On projeta la tenue à Irkoutsk, au mois de novembre 1921, d'un Congrès des peuples d'Extrême-Orient. En août, *Taguchi Unzo [Junzō ?] venu des États-Unis à Moscou afin de participer au travail du Troisième Congrès du Komintern, fut envoyé à Irkoutsk.

70. *Dal'nevostočnaja politika Sovetskoj Rossii (1920-1922 gg.)* [La politique extrême-orientale de la Russie soviétique], Novossibirsk, 1996, p. 71.

71. *VKP(b). Komintern i Japonija. 1917-1941* [Parti communiste pansoviétique (des bolcheviks). Le Komintern et le Japon. 1917-1941], M., 2001, p. 253.

Le 1^{er} octobre 1921, Bela Kun (1886-1938) écrivit au président du Sibrevkom, Ivan Smirnov (1881-1936) :

Nous avons désigné trois personnes pour la commission d'organisation du congrès... Les collègues membres sont les camarades suivants : Taro-Iossifara⁷², Pak et Lau. Je les caractériserais ainsi : Taro-Iossifara est un Japonais connu de nos camarades américains [...] ⁷³.

Mais ce congrès n'eut finalement pas lieu et fut remplacé par l'organisation, au début de 1922, en Russie européenne, à Moscou et Petrograd, du Premier Congrès des Partis communistes et révolutionnaires d'Extrême-Orient, auquel prirent part seize Japonais, dont six traversèrent la Sibérie à cette occasion. Les délégués du congrès travaillèrent un temps dans les sections d'Irkoutsk où ils se préparèrent à la « manifestation de la capitale ». Après le congrès, c'est par la Sibérie, puis par la Mongolie et la Chine que la délégation japonaise rentra au Japon, en se cachant de la police et des militaires japonais. Ainsi, la Sibérie ne devint pas un des centres de préparation du mouvement révolutionnaire au Japon alors qu'elle aurait pu l'être.

À la différence des Chinois et des Coréens, les Japonais de Sibérie présentaient pour le nouveau pouvoir un intérêt de premier ordre en raison de l'occupation japonaise toujours existante de la Transbaïkalie et de la région de l'Amour. On comptait sur la propagande communiste pour déloger les forces occupantes japonaises de Sibérie, sans qu'une guerre n'ait lieu entre les deux pays.

Les premiers temps, la propagande au sein des soldats japonais fut conduite par Yoshihara Tarō avec l'aide de Coréens. En 1920, la section japonaise du secrétariat d'Extrême-Orient du Komintern aurait dû être transférée d'Irkoutsk à Verkhnéoudinsk, puis à Tchita. Mais dès la fin de l'année 1920, Yoshihara ne voulait plus rester à Irkoutsk et demanda à ce qu'on lui permette de partir immédiatement pour Shanghai. Néanmoins, le travail des représentants japonais en Sibérie se poursuivit un certain temps, et en juin 1921

72. Yoshihara Tarō, qui arriva des États-Unis où il avait collaboré à l'organisation américaine « Les Ouvriers de l'industrie du monde », apparaît comme un individu assez louche. Sans être un des délégués du III^e Congrès du Komintern, il reçut cependant, grâce à la protection des camarades américains, la possibilité d'y prendre la parole et induisit en erreur les autres délégués en déclarant qu'un Parti communiste japonais avait déjà été fondé.

73. *Dal'nevostočnaja politika Sovetskoj Rossii...*, op. cit., p. 142.

on apprenait qu'à Irkoutsk « s'était ouverte une imprimerie japonaise [...] avec deux techniciens japonais⁷⁴ ».

La question « Du travail de propagande et de sa nature au sein des troupes expéditionnaires japonaises de Sibérie » fut à l'ordre du jour d'une réunion du Présidium du Comité exécutif du Komintern, en mai 1922, à Moscou. Le Présidium entérina la décision préparatoire de la commission spéciale de l'Impérialisme et de l'Intervention impérialiste en Chine (« Déléguer de Moscou à Tchita ou plus loin trois camarades japonais (N., V., K.) »), et donna l'ordre à Katayama Sen (1859-1933), l'un des co-fondateurs du Parti communiste japonais, « de partir immédiatement à Tchita⁷⁵ », où il intervint lors de la réunion du Bureau d'Extrême-Orient du Comité central du Parti communiste russe dès le mois de juin 1922. Kitaura Sentarō, un ouvrier typographe, membre du Parti socialiste japonais, menait une intense propagande pacifiste parmi les soldats japonais en Transbaïkalie. La mission des internationalistes japonais dans l'est de la Russie fut accomplie avec l'évacuation définitive des troupes japonaises de Vladivostok en octobre 1922. Par la suite, des communistes et des internationalistes japonais visitèrent la Sibérie alors qu'ils se rendaient de la Russie européenne au Japon ou en Chine. En 1925, par exemple, Katayama Sen emprunta le transsibérien pour se rendre en Extrême-Orient.

Après la Guerre civile, il ne restait en Russie soviétique que peu de Japonais comme l'indique le recensement de 1920. De toute évidence, presque tous les membres de l'importante communauté japonaise d'Irkoutsk avaient été évacués en même temps que les troupes⁷⁶. En 1920, cinq Japonais étaient enregistrés dans la province de l'Ienisseï, deux à Novonikolaïevsk. En 1923, alors qu'il n'y avait plus en Sibérie de représentations ou consulats japonais, seuls six Japonais, dont cinq avaient entre 25 et 39 ans et un était âgé de plus de 60 ans, résidaient en permanence dans la ville de Tchita⁷⁷. La même année, il n'y avait à Krasnoïarsk qu'un seul résident japonais permanent, Osada Sanpei et son fils.

74. *VKP(b). Komintern i Japonija...*, *op. cit.*, p. 254.

75. *Ibid.*, p. 275.

76. *Godovye itogi na sozjajstvenno-političeskom fronte Sibiri 1922-1923 g.* [Les bilans annuels sur le front économique et politique de Sibérie en 1922 et 1923], Novonikolaïevsk, 1923, p. 61.

77. *Tablica naselenija po nacional'nostjam, polu, vozrastu i gramotnosti* [Tableaux de la population par nationalité, sexe, âge et niveau d'éducation], Irkoutsk, 1923.

Le destin d'Osada Sanpei, né vers 1878 à Tokyo, illustre bien la question de la présence japonaise en Sibérie. D'après un questionnaire, il était « artiste de théâtre et acrobate de cirque », et avait une éducation « supérieure à la moyenne ». Osada Sanpei était arrivé en Russie *via* la Roumanie, en 1913 ou en 1916, dans le cadre de « l'exercice de ses activités théâtrales ». Jusqu'à la révolution de 1917, il avait vécu à Saint-Petersbourg et Moscou. En 1918, il accomplit au consulat général japonais de Kharbine et au conseil du zemstvo régional de l'Amour les formalités nécessaires pour prolonger son séjour en Russie. À partir de 1919, il travailla pour le cirque de Krasnoïarsk. Il vivait avec sa femme (elle décéda en 1922) et leur fils Dulla, né en Russie. Après la révolution, Osada Sanpei refusa de prendre la citoyenneté soviétique et, en tant que Japonais, reçut un titre de séjour à la fin de l'année 1922. Il est à noter que sur sa « fiche d'enregistrement », à la question « désirez-vous quitter la RSFSR ? », cet émigré, comme l'écrasante majorité des ressortissants japonais et chinois, répondit « oui »⁷⁸.

La stabilité revenue en URSS grâce à la NEP n'entraîna aucune augmentation du nombre de Japonais en Sibérie, à l'inverse de ce qui se produisit avec les Chinois par exemple. Du moins, les statistiques sur « les nationalités de la région de la Sibérie orientale d'après les données du recensement démographique de 1926 » ne font apparaître aucun Japonais⁷⁹. La signature de la Convention nippo-soviétique sur les principes essentiels de coopération (ou Convention de Pékin) le 20 janvier 1925 marqua le début d'un développement intensif des relations nippo-soviétiques. Le voyage en Sibérie d'aviateurs et de techniciens japonais dans le cadre de la première expédition aérienne internationale japonaise Tokyo – Kharbine – Moscou en août 1925 constitue une page intéressante de l'histoire des relations entre les deux pays. Deux biplans Breguet pilotés par Abe H. et Kawachi H. traversèrent la Sibérie par étapes. Une révision technique et des mesures prophylactiques furent effectuées à Krasnoïarsk par des spécialistes japonais et russes sous le commandement de l'ingénieur en chef de la société japonaise d'assistance à l'aviation, Hayakawa Tomoyasa.

Les années 1920 virent également le renouvellement des contacts culturels entre les deux peuples. À cette occasion, le théâtre de

78. GAKK, F. R.-49, op. 2, d. 60, f. 1-3.

79. *Rajony Vostočno-Sibirskogo kraja v cifrax* [Les Quartiers de la région de Sibérie orientale en chiffres], Irkoutsk, 1930.

kabuki de la troupe d'Ichikawa Sadanji (1880-1940) effectua une tournée en URSS⁸⁰.

Le 1^{er} avril 1926, le Politburo entérina le protocole d'accord autorisant l'immigration japonaise dans les régions de l'Est et un consulat fut ouvert à Novossibirsk, devenue la nouvelle capitale de la Sibérie⁸¹. Dans un premier temps, la coopération avec la communauté et les pouvoirs locaux fut jugée très satisfaisante. Mais il en fut tout autrement dans la seconde moitié des années 1930, quand les employés du consulat de Novossibirsk commencèrent à être perçus comme des espions. À ce propos, une histoire intéressante et significative arriva :

Le 11 août 1936, *Kayanaga, le consul japonais, se rendit à Biisk où il visita des entreprises, à la suite de quoi il organisa, dans la chambre d'hôtel qui lui avait été allouée, un déjeuner auquel participèrent des représentants du Soviet de la ville. Le 13 août, le président du Soviet lui rendit son invitation en organisant à son tour un repas⁸².

Cette visite du consul japonais fut lourde de conséquences pour les fonctionnaires du Soviet et du Parti. Certains d'entre eux furent même exclus du Parti et licenciés de leur travail pour avoir abusé de boisson avec des Japonais et porté des toasts antisoviétiques. Et ce n'est pas un hasard si le 21 janvier 1937, Boris Stomoniakov (1882-1940), vice-commissaire du peuple aux Affaires étrangères, écrivit à Konstantin Yourenev (1888-1938), représentant plénipotentiaire au Japon⁸³ :

Nous souhaiterions fermer les consulats japonais de Novossibirsk et d'Odessa, qui n'effectuent aucun travail consulaire et ne sont

80. Voir l'article de Y. Kitamura et D. Savelli consacré à cette tournée dans le présent recueil. (*N.d.É.*)

81. En 1932, le personnel de ce consulat était constitué de six personnes accompagnées des membres de leur famille. Voir Archives nationales de la région de Novossibirsk (désormais suivant son sigle russe : GANO), F. R.-47, op. 1, d. 1854, f. 108.

82. GANO, F. R.-47, op. 5, d. 217, f. 198. Biisk est une ville importante de l'Altaï.

83. K. K. Yourenev fut ambassadeur à Tokyo de la fin janvier 1933 à juin 1937. (*N.d.É.*)

que des repaires d'espions et de désinformateurs à la solde du gouvernement japonais⁸⁴.

Le séjour de réfugiés japonais en Transbaïkalie, à la suite des événements du début de l'expansion japonaise en Mandchourie, est un exemple intéressant de l'histoire des relations bilatérales entre l'URSS et le Japon. Rappelons que le sentiment antijaponais répandu dans la population et l'armée chinoises constituait une menace pour les Japonais habitant les régions frontalières de l'Union soviétique. Pour cette raison, le 19 septembre 1932, un conseiller de l'ambassade du Japon à Moscou soumit aux Soviétiques l'idée d'une éventuelle évacuation des Japonais vers l'Union soviétique. Mais les autorités soviétiques répondirent qu'il était impossible d'accueillir un si grand nombre de réfugiés japonais non seulement dans les localités frontalières, mais également à Tchita⁸⁵. Le 19 octobre 1932 cependant, après l'insurrection contre le Mandchoukouo menée par le général Su Bingwen (1892-1975) sur la ligne occidentale du Chemin de fer de l'Est chinois⁸⁶, le gouvernement japonais pria l'URSS de lui prêter assistance pour évacuer ses ressortissants de l'ouest de la Mandchourie. Les autorités soviétiques locales accueillirent les réfugiés. Le 3 novembre 1932, elles firent parvenir à Moscou le compte-rendu suivant :

Les Japonais sont installés et servis comme il se doit dans cinq wagons Pullman de première classe du Chemin de Fer de l'Est chinois, ils ont à leur disposition un wagon restaurant, des wagons boutiques Torgsin, deux wagons sanitaires avec médecins et accoucheurs, ainsi qu'un bain et une laverie. Aujourd'hui, le vice-consul *Ōtani et *Hada, un correspondant, venus à Matsievskaja afin d'apprécier les conditions d'accueil réservées à leurs compatriotes, n'ont pas dissimulé leur satisfaction⁸⁷.

Et le lendemain :

84. S. L. Tixvinskij (éd.), *Russko-kitajskie otnošenija v XX v.*, t. III : *Sovetsko-kitajskie otnošenija (sentjabr' 1931 – sentjabr' 1937 gg.)* [Les Relations russo-chinoises au XX^e siècle. T. III, Les relations soviéto-japonaises (sept. 1931-sept. 1937)], M., 2010, p. 618.

85. *Ibid.*, p.111.

86. V. G. Dacyšen, «Internirovanie armii Su Binvènja. Iz istorii russko-kitajskix otnošenij» [L'Internement de l'armée de Su Bingwen. Pages de l'histoire des relations russo-chinoises], *Mir Evrazii*, 2010, 4 (11).

87. Archives d'État de l'histoire récente de la région d'Irkoutsk (GANIO), F. 123, op. 1, d. 198, f. 74.

Au cours de son entretien avec notre représentant, le consul japonais a souligné qu'il ne s'attendait nullement à ce qu'un tel accueil fût réservé à ses compatriotes⁸⁸.

Le nombre total de réfugiés civils japonais est connu par un communiqué du consul japonais :

Je prie de communiquer au ministère des Affaires étrangères les informations suivantes. Nombre de civils évacués : 210, soit 48 hommes, 98 femmes et 64 enfants⁸⁹.

Après être restés un mois en Transbaïkalie, les réfugiés japonais furent acheminés en train en Extrême-Orient *via* Tchita. En novembre 1932, les réfugiés japonais de Transbaïkalie furent rejoints par une délégation d'officiers japonais et de fonctionnaires de Mandchourie, qui se trouvaient sur le territoire soviétique depuis presque un mois. Le rapport du commandement soviétique indique :

le 11 novembre, un avion qui avait à son bord le colonel Komatsubara, chef de la mission militaire de Kharbine, le lieutenant-colonel *Hashimoto, le commandant *Sasaki, le capitaine *Miayazaki et trois pilotes, a atterri à Daouria. Après les salutations d'usage, ces hommes ont pris le train pour Matsievskaja dans un wagon spécial. Ils ont prévenu de l'arrivée le 12 novembre d'un deuxième avion, en provenance de Tsitsikar [Qiqihar], avec d'autres membres de la délégation⁹⁰.

Ce n'est que le 6 décembre 1932 que le colonel Komatsubara regagna la Mandchourie.

Dans les années 1930, les autorités soviétiques limitèrent au maximum les séjours de Japonais en Sibérie, sans pour autant totalement leur interdire de voyager en Transsibérien, moyen de transport la plus pratique entre le Japon et la Russie occidentale. En 1934, la décision fut prise de n'autoriser les officiers japonais à transiter par l'Union soviétique qu'à la condition qu'ils ne fissent aucune halte à moins qu'une demande expresse n'en ait été faite par l'ambassade japonaise à Moscou ; l'autorisation de séjour à Moscou ne devait pas excéder une durée de deux ou trois jours. Il fut aussi décidé de ne pas autoriser les voyages à l'intérieur de l'URSS et les haltes hors des itinéraires prévus.

88. GANIIO, F. 123, op. 1, d. 198, f. 73.

89. GANIIO, F. 123, op. 1, d. 198, f. 57.

90. GANIIO, F. 123, op. 1, d. 198, f. 62.

En 1936, Moscou autorisa 367 Japonais, sportifs et supporters, à traverser la Sibérie pour se rendre en Europe et revenir au Japon à l'occasion des Jeux Olympiques de Berlin.

En août 1937, le commissariat des Affaires étrangères proposa à Tokyo de fermer le consulat de Novossibirsk. Tokyo ayant refusé, le Kremlin prit seul la décision de le fermer. Par la suite, les intérêts des Japonais en Sibérie furent représentés par le consulat du Mandchoukouo à Tchita, mais, en 1939, en réponse aux provocations antisoviétiques perpétrées au Japon et dans ses colonies, les autorités soviétiques placèrent ce consulat dans un régime d'isolation.

Ainsi, en dépit de la dégradation des relations bilatérales et de la limitation du nombre de Japonais à se rendre en Union soviétique, la Sibérie, de par sa position géographique, continua à voir des Japonais et ne fut pas écartée des relations russo-japonaises.

À partir du début du XVIII^e siècle, la présence japonaise ne cessa de jouer un rôle important dans les relations russo-japonaises. C'est au cours des deux premières décennies du XX^e siècle qu'elle fut la plus significative en Sibérie et eut un poids important dans les relations entre les deux pays. Notons également que les événements particulièrement complexes de cette période eurent une influence immédiate sur la présence japonaise en Sibérie. Après la Guerre civile où le Japon fut associé aux forces vaincues, le nombre de Japonais diminua fortement dans la région, comme dans toute la Russie en général. La composition de la communauté japonaise et la situation générale des relations intergouvernementales ne favorisèrent pas la formation d'une nouvelle diaspora japonaise, ni le développement d'une présence japonaise en Sibérie soviétique. À la fin des années 1930, dans les conditions de dégradation extrême où se trouvaient les relations nippo-soviétiques, on ne comptait pratiquement plus de Japonais en Sibérie, si ce n'est à Tchita.

Université fédérale de Sibérie (Krasnoïarsk)

Traduit du russe par Barbara Eydely et Dany Savelli